

controlled “method” of abstinence is given its due, then what, exactly, are we to make of apparent differences in patriarchy between, say, England, Spain, and Poland when all three countries displayed roughly similar demographic trajectories, over roughly similar times? Finally, what about the role of sex trades in providing an outlet for the metronomic demands of the male flesh? Were prostitutes — like sewers and soap — crucial to creating the bourgeois culture of inner and outer cleanliness?

Cook’s book is far richer than I have indicated. Her treatment of “qualitative sources” such as sex manuals, social scientific surveys, biographies, memoirs, autobiographies, and novels makes for fascinating reading. These mid- to late-twentieth-century sources rather unbalance the book’s treatment of its subject, since perhaps two-thirds to three-quarters of its pages deal with recent times, as opposed to the nineteenth century. I am, however, on more unstable ground in assessing this material. That said, I was particularly impressed with her discussion explicating the mid-twentieth-century rise in fertility that emerged after the nadir of 1933 (when there was a below-replacement fertility rate of 1.72 births per woman) and was engulfed in the postwar “baby boom”, as well as her discussion of the impact of the estrogen pill in contributing to the “sexual revolution” of the 1960s and 1970s. Here, Cook is more willing to venture into the contested terrain of conjectural history — and her explication of twentieth-century “penile-vaginal sexuality” benefits thereby.

David Levine

Ontario Institute for Studies in Education

DOULET, Jean-Michel — *Quand les démons enlevaient les enfants. Les changelins : étude d’une figure mythique*, Paris, Presses de l’Université de Paris-Sorbonne, 2002, 433 p.

Qu’est-ce qu’un changelin? Selon une croyance autrefois largement répandue, des créatures surnaturelles, fées, nains, elfes ou démons, pouvaient enlever les enfants au berceau et les remplacer par leur propre progéniture. Ces enfants étaient alors appelés « enfants changés » ou « changelins ». Présentes sur tous les continents et à toutes les époques, ces histoires inquiétantes ont toutefois fait, jusqu’ici, l’objet de peu d’attention. C’est là l’un des mérites de Jean-Michel Doulet qui, dans son ouvrage intitulé *Quand les démons enlevaient les enfants*, s’efforce de lever le voile sur ce chapitre encore mal connu de l’histoire des mentalités européennes.

Tiré de sa thèse de doctorat, le livre de Doulet se veut, en effet, une étude des « mémorats », c’est-à-dire, des récits appartenant au folklore et où il est question de substitutions d’enfants. Adoptant une approche comparative pluridisciplinaire (histoire, anthropologie, ethnologie, folklore), l’auteur analyse ces récits et tente d’en dégager les fonctions et les enjeux sociaux sur une période qui s’étend du XII^e siècle aux premières décennies du XX^e siècle. Conscient que les mémorats revêtent plusieurs formes selon l’aire géographique où ils circulaient, celui-ci a donc choisi de limiter son étude à l’Europe occidentale, là où leur forme revient avec la plus grande régularité. Du même coup, il devient alors beaucoup plus aisé de définir une struc-

ture d'ensemble pour ces récits et d'y relever les rituels pratiqués ou les motifs qui en forment la trame.

Ainsi, dans les trois premiers des quinze chapitres que compte cet ouvrage, l'auteur s'efforce de dégager les traits semblant le mieux caractériser les récits de changelin. De façon générale, ceux-ci adoptent cette forme. Une mère laisse son « bel enfant » seul à la maison. Pendant son absence, un être surnaturel l'enlève de son berceau et le remplace par un autre, laid et difforme. Cet affreux « bambin à la mine de petit vieux » (p. 43) possède un appétit vorace (il épuise ses nourrices), mais ne grandit pas. C'est un changelin, un anglicisme qui désigne ce qu'on appelait en français médiéval « changeon » ou « chanjon ». Désireuse de récupérer son enfant, la mère suit les conseils de ses voisines et se livre à un étrange rituel pour amener le changelin à révéler sa véritable nature. Elle doit casser des œufs et déposer les coques remplies d'eau autour du feu. Intrigué par cette pratique, l'enfant changé se met alors à parler et se dévoile en prononçant une petite formulette. Reste alors pour la mère à forcer la restitution de son enfant en menaçant de tuer ou de fouetter le changelin. Alerté par les cris de son « faiteau », l'être surnaturel ramène l'enfant volé et reprend sa progéniture avant de disparaître. Enfin, pour s'assurer qu'il s'agit bien là de son rejeton, la mère peut le soumettre à divers rituels de restitution qui mettent toutefois son existence en péril. Au XIII^e siècle, dans un traité où il décrit ces pratiques, le dominicain Étienne de Bourbon rapporte que des mères plongent leur enfant neuf fois dans les eaux d'une rivière; sa survie devenant du même coup « le gage de son identité humaine » (p. 90).

Ces récits, aussi étranges soient-ils, ne laissèrent pas l'Église indifférente. Comme nous l'apprend Jean-Michel Doulet (chapitres III à IX), cette dernière s'inquiéta de ces rituels « survivances coupables de la vieille religion » (p. 95), surtout que « c'était des femmes qui s'en acquittaient et qui en étaient les dépositaires » (p. 95). Qui plus est, si pour le peuple il ne faisait pas de doute que les changelins étaient réellement les enfants d'êtres surnaturels, pour les théologiens et canonistes, il s'agissait là de démons. C'est là une position qu'adoptèrent aussi bien les auteurs du *Malleus maleficarum* (1486) que des théologiens protestants comme Luther. Aussi, ne pouvant l'éliminer, l'Église s'ingénia-t-elle à récupérer la croyance aux changelins en la christianisant et en l'utilisant à des fins pastorales. Petit à petit, les mémorats se chargèrent d'éléments chrétiens ou de symboles (curé se substituant à la femme comme personnage principal du récit, baptême protecteur, Vierge Marie) qui vinrent fusionner avec ceux qu'ils étaient censés remplacer.

Dans les derniers chapitres de son livre (chapitres X à XV), l'auteur nous montre ce qui se cache vraiment derrière les récits de changelins. On y apprend que cette croyance avait essentiellement pour fonction d'expliquer la maladie, la mort ou l'anormalité d'un enfant et d'en supprimer la réalité sociale. Ainsi, comme toute naissance monstrueuse était associée au péché (enfant-parchemin dont le physique trahit les travers ou les fautes secrètes de sa mère), nier l'identité humaine du petit malade en l'identifiant à une créature surnaturelle, revenait à déculpabiliser la mère de l'anormalité de sa progéniture, voire à lui permettre de s'en débarrasser « sans trop de remords » (p. 217). Puis, après avoir mis en lumière certains gestes ou rituels qui, dans l'imagination populaire, pouvaient s'avérer efficaces contre les changelins,

l'auteur conclut qu'en donnant corps aux peurs, aux culpabilités et aux interrogations de toutes sortes, la croyance aux changelins permettait d'avoir prise sur elles. Elle témoigne aussi d'un univers où la frontière entre l'ici-bas et les autres mondes était « dangereusement perméable ».

Voilà un ouvrage intéressant et novateur qui nous en apprend long sur l'une des craintes qui a nourri l'imaginaire européen pendant des siècles. *Quand les démons enlevaient les enfants* est, sans contredit, un livre sérieux et bien documenté. On ne peut, à ce chapitre, que féliciter l'auteur quand on imagine la somme de travail qu'a dû nécessiter le dépouillement de récits, contes ou légendes de traditions celtique ou germanique s'étalant sur près d'un millénaire. Certes l'ouvrage de Doulet ne se laisse pas facilement apprivoiser. Sa lecture demande une attention soutenue sans quoi il est facile de s'y perdre, surtout quand l'auteur se laisse entraîner loin de son propos initial (le chapitre XI dans lequel Doulet se propose d'étudier l'emprise qu'exerce la musique sur le changelin débouche, par exemple, sur une conclusion un peu déroutante). Parions que son contenu plaira davantage aux spécialistes de l'histoire des mentalités ou des religions qu'au grand public, en général peu familier avec les différents niveaux de lecture qu'implique une approche multidisciplinaire. Qu'à cela ne tienne, cet ouvrage demeure une contribution importante sur un sujet peu étudié jusqu'à présent et sur lequel beaucoup reste encore à faire. Une preuve que l'histoire des mentalités est encore bien vivante.

Pierre Cameron
Université Laurentienne

DUCCINI, Hélène — *Faire voir, faire croire. L'opinion publique sous Louis XIII*, Seyssel, Champ Vallon, 2003, 539 p.

Concept flou et incertain, la notion d'opinion publique à laquelle ne cessent de se consacrer, en France comme aux États-Unis, d'importants travaux d'histoire, de littérature et de sociologie, s'inscrit depuis une vingtaine d'années au cœur des recherches en histoire culturelle du politique. D'abord enracinée dans un XVIII^e siècle d'où elle serait née (Habermas), l'opinion est ensuite devenue une réalité défendue par les médiévistes et les modernistes, qui multiplient avec bonheur les méthodes spécifiques et originales pour en circonscrire les mécanismes, les enjeux et les caractères. L'ouvrage d'Hélène Duccini s'inscrit dans cet intérêt heureux de la recherche, cherchant à saisir sous le règne de Louis XIII une culture politique de l'opinion relativement négligée, en raison, on l'aura compris, de son enclassement entre la fin de la Ligue (D. Crouzet) et la minorité de Louis XIV (H. Carrier et Ch. Jouhaud, entre autres). Le premier XVII^e siècle n'a pourtant rien d'une période où l'opinion serait paralysée ou muette, et l'ouvrage de Duccini le démontre clairement.

Dans son livre divisé en huit chapitres qui suivent la chronologie du règne, l'auteure présente un dossier étonnant de plus de 3 300 libelles, pamphlets et estampes à partir duquel les rhétoriques partisans et les stratégies du pouvoir dans la manipulation de l'opinion publique entendent refléter un imaginaire social et politique que Duccini